

A. Romano (2023). “Les vestiges d’une langue comme monument et comme ressource de découverte”.
In: L. de Castro Moutinho et alii (a cura di), *Mundos em Mudança*
(Actas do Congresso Internacional de Aveiro, Portugal, 20-22 julho 2022),
Ribeirão (Portugal): Edições Húmus, 13-31

Conferências

Les vestiges d'une langue comme monument et comme ressource de découverte

The remnants of a language as
monument and as a resource of discovery

ANTONIO ROMANO*

«Après avoir longtemps cherché de tous côtés le développement naturel du langage, les linguistes ont fini par reconnaître qu'on ne l'observe exactement nulle part et que toutes les langues connues, populaires ou savantes, trahissent la préoccupation d'un mieux dire qui partout a conduit les sujets parlants à emprunter le langage de ceux qui sont censés parler mieux. Chaque différenciation est tôt ou tard, et parfois immédiatement, suivie d'une réaction qui tend à rétablir ou à instaurer l'unité de langue là où il y a unité de civilisation» (Meillet 1911: 419).

Résumé: Dans cet article, à partir d'une série de réflexions de linguistes du XX^e siècle qui font autorité, je me propose de réfléchir au rôle des chercheurs en sciences du langage, dans le domaine de l'aménagement linguistique et de l'étude des langues en danger à l'aube du troisième millénaire, où l'idée du progrès culturel de l'humanité semble s'opposer à la nécessité de sauvegarder la diversité linguistique. Le prétexte pour discuter de ces questions découle non seulement du thème et du titre de la conférence *Mundos em Mudança*, mais aussi de sa référence directe aux événements

* Université de Turin

du dernier locuteur du dalmate, une langue dont la description linguistique la plus accréditée est attribuée à M.G. Bartoli, l'un des fondateurs de l'Institut de l'Atlas Linguistique Italien (ALI, auquel se rattache mon laboratoire), qui détient la majeure partie du matériel linguistique qu'il a conservé sur cette langue et sur d'autres.

Mots-clés: Mort de langues; langues menacées d'extinction; linguistique écologique; dalmate; grec; latin.

Abstract: In this paper, starting from a series of authoritative reflections by 20th century linguists, I propose to reflect on the role of researchers in the field of language planning and the study of endangered languages at the dawn of the third millennium, when the idea of mankind's cultural progress seems to clash with the need to safeguard linguistic diversity. The pretext for discussing these issues arises not only from the theme and title of the conference, Changing World, but also from its direct reference to the events of the last speaker of Dalmatian, a language whose most authoritative linguistic description is attributed to M.G. Bartoli, one of the founders of the ALI Institute (the Italian Linguistic Atlas, to which my laboratory belongs), which holds most of the linguistic material that has been preserved on this and other languages.

Keywords: Language Death; endangered languages; ecological linguistics; Dalmatian; Greek; Latin.

Introduction¹

Dans certaines sociétés, les langues en danger constituent un objet d'intérêt anthropologique et socio-culturel plus que linguistique au sens propre. Il arrive souvent que la fonction communicative de ces langues soit très réduite, alors que

1 Les sujets abordés ici sont le résultat de mon élaboration personnelle de concepts, d'informations et de considérations auxquels j'ai été exposé au fil des ans grâce à la bienveillance de collègues, d'amis et de collaborateurs. Je tiens tout d'abord à remercier Michel Contini (Grenoble) et Nikola Vuletić (Zadar). Cependant, je ne peux pas oublier Vesna Deželjin† (Zagreb) et Gabriele Iannaccaro† (Milan) à qui je dédie cette contribution. Je suis cependant particulièrement reconnaissant au personnel de l'Institut de l'ALI (Dir. Matteo Rivoira), qui m'a facilité la consultation des documents de Matteo G. Bartoli, et à l'une de mes premières thésardes, Maria Grazia Belci, qui m'a conduit (en 2003-2004) dans les domaines de l'istriote et du dalmate, ainsi que de l'*istroveneto* et du *čakavien* qui se situent (et se sont superposés historiquement) dans cet espace.

des valeurs identitaires et des sentiments de nostalgie envers elles gardent une certaine vitalité et poussent à une récupération, temporaire et partielle, souvent dans les domaines d'emploi littéraire (si cela est possible par l'existence d'une tradition écrite) et artistique, là où le souvenir peut s'ancrer à une chanson, des comptines, une danse, un récit...

À cette condition se réfèrent beaucoup de linguistes militants ou des organismes politiques (parfois étrangers ou supranationaux), dans le souci d'aider, indirectement, la communauté à « retrouver son identité », en montrant l'intérêt de sauvegarder la diversité linguistique. Des chercheurs professionnels, parfois moins sentimentaux, sont engagés dans des opérations de récolte de données, avant qu'il ne soit trop tard pour la sauvegarde du souvenir d'une langue peut-être importante pour contribuer à comprendre la variation linguistique dans les langues du monde ou, plus localement, pour déterminer les échelons d'un continuum dialectal et/ou historique. En même temps, on peut encore rencontrer des simples locuteurs, des membres de la communauté avec ou sans formation explicite dans ce domaine, qui s'inquiètent de la perte potentielle de la langue de leurs ancêtres et s'appliquent obstinément à la codification explicite de certains éléments qui, d'après eux, pourraient en relancer l'usage. Avec beaucoup d'admiration de la part de certains concitoyens ou l'opposition cynique d'autres, il arrive de les voir travailler sur un *corpus planning* anachronique ou sur la promotion de la langue menacée en termes de *status planning*, de construction d'un ensemble d'éléments qui puissent produire un renforcement de l'estime de soi et rappeler aux locuteurs les avantages que leur langue au risque d'extinction lui a apporté au cours de l'histoire.

L'intérêt d'étudier le latin ou le sanskrit, en tant que langues mortes, peut encore être justifié – ça va sans dire – par l'énorme impact historique qu'ils ont eu sur un grand nombre de langues encore parlées et par l'importance de leur usage dans certains milieux encore de nos jours. Il arrive toutefois que, localement (mais avec une certaine insistance dans le domaine de la linguistique écologique), l'on fasse souvent référence au *veglioto*, un dialecte dalmate parlé autrefois sur la côte adriatique de l'actuelle Croatie qui a survécu jusqu'au début du XX^e siècle sur l'île de Krk (Veglia), où il a été possible de recueillir (par écrit) les derniers vestiges de cette langue, en documentant son importance pour la reconstruction de l'évolution historique des langues romanes. Au-delà de cet élément, la présence d'une référence à cette langue dans beaucoup d'ouvrage encore récemment s'explique, malgré sa taille modeste et sa marginalité, par le caractère récent de sa disparition et par le fait qu'elle a été documentée et discutée par de nombreux linguistes d'une certaine importance tels que M.G. Bartoli, C. Tagliavini,

C. Merlo, P. Skok, P. Tekavčić et Ž. Muljačić. C'est surtout grâce à Bartoli (1906), «Das Dalmatische Altromanische Sprachreste», que nous disposons aujourd'hui d'un véritable monument à cette langue. Il est souvent rappelé sur une échelle mondiale pour exemplifier le concept de mort de langue et il est parfois employé comme admonition que le linguiste militant adresse à la communauté qu'il étudie pour qu'elle entreprenne une action d'inversion du processus de diminution d'usage qui l'expose au risque d'extinction.

1. Une sensibilité éco-linguistique

Il existe aujourd'hui une sensibilité dite éco-linguistique très répandue qui amène à réfléchir sur la nécessité d'éviter la disparition de langues qui ont assuré le développement et le progrès de nations entières pendant des siècles. La disparition des systèmes linguistiques, dont la diversification a montré à quel point le génie humain peut se décliner dans de nombreuses dimensions, est aujourd'hui associée dans de nombreux domaines à une homologation linguistique qui, d'une part, rapproche l'humanité et facilite les échanges économiques et la rapidité du progrès scientifique, mais qui, d'autre part, entraîne une perte de variété dans les qualités par lesquelles l'humanité s'est différenciée au cours des millénaires (v. §3).

Le concept d'éco-linguistique que je propose ici est bien sûr celui qui se développe comme branche de la sociolinguistique et qui est souvent appelé écologie linguistique (Haugen 1972) pour éviter la confusion avec d'autres directions d'études inhérentes à d'autres champs disciplinaires².

2 Il s'agit d'un domaine d'étude qui, malgré la vision différente que certains auteurs peuvent en avoir (voir Stibbe 2015, Furiassi 2020, Law & Matthiessen 2023), justifie amplement l'utilisation du terme écolinguistique, c'est-à-dire un sous-secteur de la linguistique qui évalue les risques de la perte et les bénéfices de la préservation de la diversité linguistique. L'analogie est ici faite avec la préservation de la biodiversité, préoccupation des biologistes, botanistes, zoologistes, nutritionnistes etc. Il ne s'agit donc pas, comme l'ont légitimement soutenu Berruto & Grassi (1974) [appartenant à l'école de B. Terracini, lui-même élève de M.G. Bartoli (cf. Grassi 1969)], d'une orientation d'étude visant les représentations linguistiques des phénomènes naturels. Il n'est pas question d'une linguistique versée dans l'analyse écocritique du discours qui vise à sensibiliser aux questions environnementales. Bien sûr, cela mérite également une grande attention en linguistique (Halliday 1990) et définit une dimension d'étude dans laquelle plusieurs auteurs se spécialisent de nos jours. Toutefois, l'analyse des solutions linguistiques motivées par une alarme générale face au changement climatique et à la globalisation de l'information (ainsi que celles conçues pour dissimuler les problèmes connexes), sur un plan strictement disciplinaire, ne représente rien de plus qu'une simple application des techniques d'analyse du discours à un champ d'expression spécifique inclus dans le thème plus large du langage politique.

Notre préoccupation aujourd'hui est en fait l'appauvrissement de la variété linguistique.

Le scénario dans lequel cela se produit peut être très varié et se traduit dans de nombreux cas par le remplacement, l'expulsion d'une langue de l'usage quotidien par des groupes sociaux qui, possédant d'autres langues, les adaptent progressivement – même au sein de la même génération – aux usages auxquels elles étaient autrefois réservées (voir aujourd'hui l'extension à presque tous les dialectes italo-romans des phénomènes de substitution décrits par Berruto 1987 ; cf. plus en général, Dressler 1982).

Les symptômes de ces processus peuvent déjà être observés dans le *code-shifting* qui se produit par conditionnement involontaire mais aussi par le recours massif aux emprunts et aux calques, comme on l'observe aussi dans les nombreux cas de bilinguisme, même imparfait, qui se ramènent à différentes modalités de colonisation (et/ou de créolisation, v. §4).

Le linguiste, comme l'a montré N. Dorian depuis Dorian (1981), est confronté au dilemme de savoir s'il doit intervenir, dans quelle mesure et, selon l'état d'avancement du processus, également dans quelle direction (et dans quels endroits : familles, écoles, institutions...).

C'est sur ces considérations que devraient appuyer leurs récriminations les défenseurs de la diversité des langues, dans une véritable dimension éco-linguistique. Cela est très important pour ne pas déséquilibrer des conditions de bilinguisme (Brenzinger *et alii* 2003) et ne pas contribuer à la création de situations de conflit ethnique (Crystal 2000, Nettle & Romaine 2000, Hagège 2002).

De plus, lorsqu'il est trop tard, quand la recherche des derniers porteurs plus ou moins «authentiques» qui puissent transmettre leurs connaissances au jeune gens est vouée à l'échec, toute action ne peut que prolonger l'agonie de la langue et le rôle du linguiste, de l'anthropologue ou du sociologue risque d'empirer les conditions d'inconfort des locuteurs et un désarroi prolongé des savants locaux (Dell'Aquila & Iannàcaro 2003). Si toutefois des mesures efficaces peuvent rétablir des conditions d'usage occasionnel, voire renverser le processus de substitution par une autre langue – selon les célèbres catégories de Fishman (2001) –, une récupération tardive peut mener à un nouveau système qui ressent d'interférences occasionnelles et/ou de degrés différents d'artificiel³.

3 Sur ce thème voir aussi Grenoble & Whaley (2005).

2. Le monument au végliote comme admonition à la sauvegarde de la diversité linguistique

Le cas du végliote (*veglioto*) ou du dalmate, au croisement de divers domaines linguistiques, bien au-delà des raisons de son extinction, a connu une histoire très intéressante et il est devenu paradigmatique.

Je n'ai pas l'intention ici de résumer une bibliographie au sujet de toutes les implications que ces parlers comportent pour l'histoire des langues romanes (v. Tagliavini 1931, 1982, Muljačić 1971, 1995). Les caractères conservatifs de certains traits et les innovations spécifiques qui ont pris naissance par le contact et les pressions exercées par des modèles de superstrat ou d'adstrat sur un substrat déjà controversé ont été maintes fois analysées par des spécialistes bien connus (parmi les contributions les plus récentes je rappelle celles de Maiden 2004, 2016 et Vuletić 2011, 2013, 2015)⁴.

Je ferai ici plutôt quelque référence au développement d'une sensibilité spéciale pour ces thèmes qui découlent d'une transmission de savoirs et de talents individuels. Avec des précautions bien cogitées, l'école turinoise s'est en effet bien appliqué dans ce cadre de recherche, a renforcé son engagement dans divers domaines linguistiques de l'espace roman (Berruto 2009), a contribué à propager l'intérêt pour la vitalité des variétés minoritaires (cf. Dal Negro 2004) et a bénéficié d'une longue tradition qui remonte – comme on le disait – à M.G. Bartoli («Das Dalmatische», 1906, v. Fig. 1), sans oublier, précisément dans notre cas, son élève B. Terracini («Come muore una lingua», 1957).

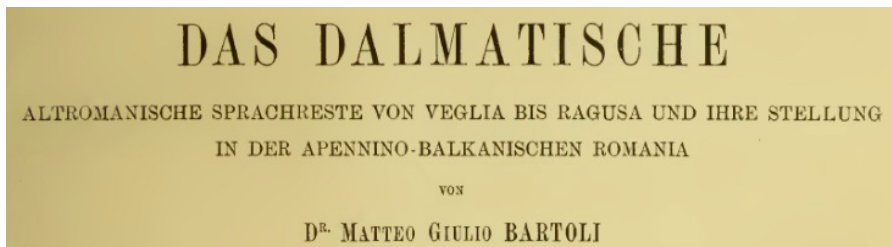


Fig. 1. Image tirée de la couverture de Bartoli (1906).

4 L'intérêt soulevé encore de nos jours par ce parler désormais extinct est aussi témoigné par une édition récente en italien de l'ouvrage de M.G. Bartoli, *Il Dalmatico: Resti di un'antica lingua romanza parlata da Veglia a Ragusa e sua collocazione nella Romània appennino-balcanica* (aux soins d'Aldo Duro, pour l'Istituto della Enciclopedia Italiana «Treccani», Rome, 2000).

A partir de la situation historiquement documentée pour ces parlers et d'autres conditions actuelles que l'on observe dans l'espace adriatique et balkanique (Šimičić *et alii* 2018), je voudrais donc revenir sur le concept d'agonie d'un dialecte ou de *dialeto 'morente'*, que Ascoli (1873) avait employé pour décrire le végliote, auquel sont consacrés Ive (1886) et Bartoli (1906), qualifiant le parler qu'ils analysent respectivement comme «antico dialetto» et «Altromanische Sprachreste». Car, même s'il y a d'autres dialectes qui se forment, qui se rapprochent ou s'éloignent, c'est parfois sur les vestiges d'un dialecte mort ou mourant que l'on peut étudier un ensemble de traits spécifiques ou des traces isolées d'une longue histoire évolutive⁵.

Dans ce domaine on peut retrouver – d'un côté – des chercheurs «étrangers» qui montrent leur intérêt pour la langue agonisante et peut-être involontairement manifestent une *admonition* aux derniers témoins pour qu'ils s'engagent dans la préservation d'un système transmis par leurs ancêtres. De manière différente – de l'autre côté –, comme cela arrive dans les Beaux-Arts, on rencontre des chercheurs qui travaillent à la construction d'un *monument* à la langue menacée⁶.

À une *admonition* ne pouvait pas songer certainement Matteo G. Bartoli (Albona 1873-Turin 1946) quand il a rencontré Antonio Udina (Tuone Udaina "Burbur", Veglia 1823-1898), car il était désormais le "dernier locuteur" connu de langue maternelle dalmate : il savait bien qu'avec sa mort (survenue, comme nous le rappelle l'intitulé de cette Conférence, le 10 juin 1898) serait disparue également cette langue romane pour laquelle il a participé alors, consciemment, à la construction d'un *monument*.



Fig. 2. De gauche à droite: portrait de Antonio Udina [Das Dalmatische, p. 309] et photographies de Matteo G. Bartoli (au milieu) et avec son équipe de travail au début du XXe siècle [Archive ALI, Turin].

5 Il va de soi que des visions différentes, parfois politiquement motivées, peuvent conditionner l'interprétation de ces traces (cf. Merlo 1910).

6 Et d'ailleurs, "monument" et "admonition" remontent à une même racine : lat. *MONERE* 'prévenir' (avant un événement ou – paradoxalement – après).

Le cas du dalmate, en dehors du mythe, est donc emblématique : la description que donne Bartoli de la manière dont divers linguistes précédents avaient interagi avec la population locale de l'île et des relations entre les informateurs fournit un récit dont peuvent se réjouir les jeunes linguistes en formation en apercevant leur rôle dans une perspective de long terme.

Les petites histoires de la vie quotidienne de Burbur, de sa femme, de ses camarades dans les années de guerre ou de famine, les rencontres avec des marins et des commerçants d'autres régions de la Méditerranée, les croisements de cultures qui avait lieu dans cette région de l'Adriatique septentrionale restent dans des ethnotextes de valeur indiscutable, proférés dans une langue qui a des «sonorités» incroyables qui ressortent encore parfois dans les parlers de l'Istrie, un domaine linguistique non moins suggestif du paysage humain qui l'héberge. Plus que fournir une collection d'éléments lexicaux finalisée à une théorie – soumise aux contraintes de son époque –, la transcription fidèle qu'offre Bartoli des passages dalmates qu'il a écoutés, comme celles des informations qui nous livrent les «derniers locuteurs» des anciennes colonies éparpillées dans toute l'Europe romane que nous étudions, laissent des documents extraordinaires.

Je voudrais en commenter ici juste deux passages. Le premier (Fig. 3) reproduit quelques paragraphes (165-180) d'un témoignage de Burbur tirés de Bartoli (1906), mais repris de Ive (1886 : 136). Il nous permet d'apprécier, au-delà des faits spécifiques de la vie que mené l'informateur à cette époque, les traitements systématiques de certaines voyelles qui produisent des ruptures vocaliques (*vowel breakings* ou *frangimenti*, témoignant d'une unité «appennino-balcanica» qui se ramène au concept de *Romània Interadriatica* de H. Lausberg et de *Romània Circumadriatica* de P. Tekavčić, v. Tekavčić 1979). D'autre part on relève la présence dans ce parler d'éléments lexicaux bien répandus au-dessus des frontières entre espaces romans et slaves et qui sont encore attestés (avec des traitements différents) dans d'autres langues et dialectes (*tuòta* < *tata* 'père', *basalca* 'église', *trok* 'garçon').

Dans d'autres passages Burbur rappelle ses rencontres, et celles d'autres informateurs, avec des enquêteurs qui voulaient avoir une description détaillée du végliote. Toutefois, il ne se retient au sujet des relations familiales qui avaient permis à ces informateurs d'apprendre, partiellement, assez bien, cette langue. Au-delà des raisons commerciales, administratives ou religieuses, il arrive souvent en effet que d'autres personnes, souvent même des linguistes, partiellement liées à la communauté, apprennent des formules ou des sections de la langue en voie de disparition et, avec leur exemple, encouragent les locuteurs natifs à continuer de s'en servir.

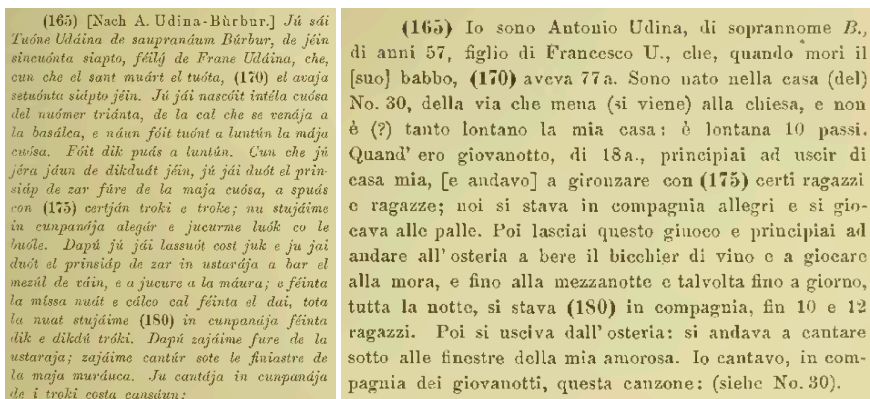


Fig. 3. Reproduction de quelques paragraphes d'un témoignage de Burbur en végljote (à gauche) et traduction italienne (à droite) [tirés de Bartoli (1906); cf. Ive (1886)].

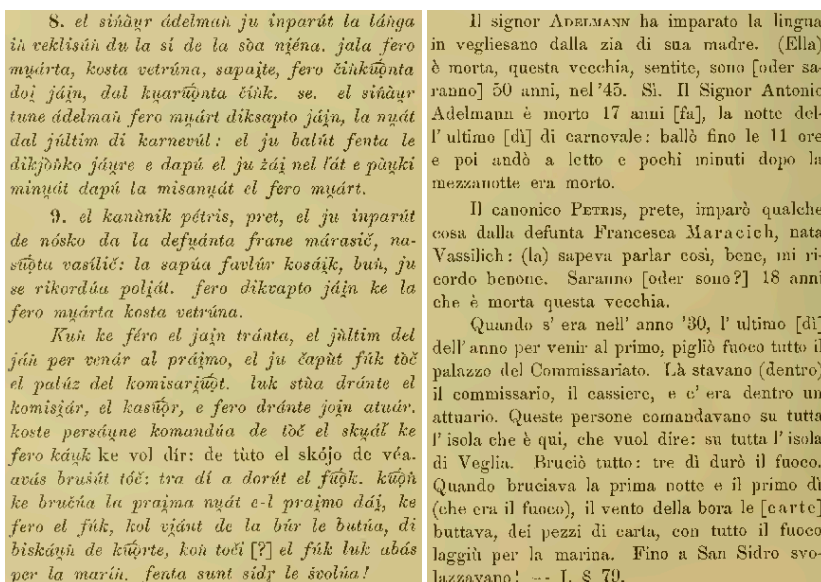


Fig. 4. Reproduction de quelques paragraphes d'un témoignage de Burbur en végljote (à gauche) et traduction italienne (à droite) [tirés de Bartoli (1906)].

Le deuxième (Fig. 4) reproduit un autre passage (cf. Fig. 3) qui montre d'autres attestations lexicales intéressantes (ex. *vetrún* 'vieux' < VETERANU) et des exemples de conservation de *kl* et de *k < c* (dans des contextes dans lesquels la plupart de parler romans montrent une palatalisation).

On considère que des aboutissants comme ceux-ci étaient sûrement présents à un moment donné dans une aire géographique plus large ou dans d'autres aires marginales et/ou plus conservatives (comme une partie de la Sardaigne, par exemple) – celui-là est bien un argument de la philologie romane ainsi que de la géolinguistique –, mais seulement certains dialectes les ont gardés, alors qu'il y a toujours un risque de perte irréversible⁷.

3. Changement linguistique et état de santé d'une langue

Au contraire, dans l'expérience quotidienne de beaucoup de locuteurs, d'utilisateurs naïfs de la langue, la perte d'un témoin fait partie naturellement du changement du monde.

Mais cela est aussi vrai pour la langue, où il est tout à fait naturel que des phénomènes attestés autrefois ne le soient plus, par accident ou par évolution systématique.

Dans certains cas, l'innovation peut s'associer à la réduction de l'aire de conservation ou bien peut résulter d'une koinésation, ou même d'un processus qui frappe uniquement une série de conditions ou un phénomène ponctuel qui n'intéresse qu'un seul mot (on attribue traditionnellement à J. Gilliéron l'expression «chaque mot a son histoire»). La perte d'autonomie d'un dialecte peut s'arrêter alors à divers degrés. Tout au long de l'histoire de l'humanité, des centaines de langues et de cultures sont apparues et ont disparu. La mort d'une langue peut passer inaperçue. Celle d'un dialecte intéresse encore moins. La substitution d'un mot, pour les locuteurs, n'importe nullement.

Cependant, dans les années 1990 et encore au début des années 2000 plusieurs rapports ont été publiés, indiquant que le rythme de disparition de certaines langues augmentait considérablement (cf. Crystal 2000). Depuis lors, les études sur les processus menant à l'extinction des langues et des cultures se sont multipliées dans le monde et ont révélé un symptôme de changement dans la sensibilité des linguistes (Nettle & Romaine 2000 ; cf. §1).

7 Des considérations sur ce point apparaissent dans les travaux suivants de M.G. Bartoli (entre autres, Bartoli 1907, 1908).

Plusieurs groupes de travail ont entamé la recherche de méthodes pour assurer le monitoring d'un milieu qui est souvent connu par le biais de descriptions hétérogènes et subjectives.

Brenzinger *et alii* (2003) ont défini des critères pour évaluer le degré de mise en danger d'une langue (*endangerment*) sur la base de 9 paramètres : 1. *Intergenerational language transmission*; 2. *Absolute number of speakers*; 3. *Proportion of speakers within the total population*; 4. *Trends in existing language domains*; 5. *Response to new domains and media*; 6. *Materials for language education and literacy*; 7. *Governmental and institutional language attitudes and policies including official status and use*; 8. *Community members' attitudes towards their own language*; 9. *Amount and quality of documentation*.

Pour huit des neuf paramètres (à l'exception du 2), les auteurs proposent également une échelle qui attribue à chacun une valeur numérique de 5 à 0, sur la base de critères descriptifs aussi objectifs que possible. Par exemple, pour le facteur 1, le score 5 équivaut à «the language is used by all ages, from children up», 4 équivaut à «the language is used by some children in all domains; it is used by all children in limited domains», 3 équivaut à «the language is used mostly by the parental generation and up», 2 équivaut à «the language is used mostly by the grandparental generation and up», 1 équivaut à «the language is used mostly by very few speakers, of great-grandparental generation», 0 équivaut à «there exists no speaker». La grille permet donc également, si on le souhaite, de préparer un score global, ou une valeur moyenne des scores sur chaque échelle, qui peut servir d'indice quantitatif de l'état de santé de la langue (Brenzinger *et alii* 2003: 8).

Aux remarques générales de ces mêmes auteurs se sont ajoutées celles d'autres chercheurs, car plus d'un paramètre peut être discuté. Dressler (2003 : 13) observe, par exemple, que les chiffres absolus de la taille de la population ne sont pas toujours très significatifs, citant des exemples de communautés linguistiques comptant un petit nombre de locuteurs, mais qui ne sont pas menacées. L'importance d'une petite communauté pour le maintien d'une langue est en effet plus controversée qu'il n'y paraît, au-delà de la simple observation de bon sens selon laquelle il vaut toujours mieux être nombreux que peu nombreux à parler une langue. Ce qui est certain, c'est que l'impact entre la société moderne et une petite communauté traditionnelle fermée est potentiellement catastrophique. Mais sur ce sujet, que je ne peux pas aborder ici, je renvoie aux nombreuses contributions qui paraissent chaque année dans la revue «International Journal of the Sociology of Language».

4. Modèles de survie et méthodes descriptives

Plusieurs linguistes, face à une situation observable *in vivo* dans laquelle un dialecte (ou une langue) est lentement abandonné par les locuteurs en faveur d'un autre (dans des usages où autrefois il était employé) ont cru intéressant se référer à d'autres événements bien décrits dans d'autres conditions (géographiques ou historiques) pour faire des prédictions sur l'évolution des répertoires linguistiques étudiés. Parfois, même dans des cas où on sait quels étaient les états de départ et d'arrivée, on ignore ce qui s'est passé entretemps et on fait alors des hypothèses avec des scénarios de convergence et divergence qui se sont produits et qui peuvent s'appliquer à l'actualité d'une autre communauté⁸. L'observation de l'évolution de situations réelles auxquelles on a pu personnellement assister permet de projeter dans le passé ou dans l'espace les phénomènes observés, à conditions de pouvoir reconnaître *mutatis mutandis* des analogies, bien entendu.

Par ailleurs il est assez naturel que les grands procès d'unification nationale comportent une perte progressive des différences régionales et, au contraire, la fragmentation et la séparation des peuples établis sur des territoires qui restent isolés pendant des siècles mène à une divergence linguistique⁹.

Définissant diverses conditions de colonisation (par ex. celle qui a concerné les langues celtiques/ibériques/italiques au contact avec un superstrat latin)¹⁰ et de substitution (les parlers romans qui ont été progressivement compromis par l'affirmation des langues nationales...), on peut considérer que même une condition de fixation, de codification d'une langue agonisante en représente la mort :

[Quando il parlante si rende conto che una tradizione linguistica nuova] «avvolge ormai più elasticamente la sua individualità, la lingua vecchia è morta, sia che il

8 L'étude de ces phénomènes est suggérée dans les travaux de P. Auer (v., entre autres, Auer *et alii* 2005).

9 A cet égard, Meillet (1911) – que j'ai mentionné en exergue – discutait déjà des différentes dynamiques de différenciation et d'unification des langues et estimait que l'unité des langues correspond à une unité des civilisations. Terracini (1957: 12) introduit le concept de «prestige» et souligne comme la substitution dans ces cas dépend de l'affirmation par le sujet parlant de sa propre liberté spirituelle en présence d'une collision et d'un contact entre systèmes. Une forme de langue, un dialecte, est vouée à mourir dans un mélange de peuples parlant des langues différentes, dont l'une est «porteuse d'une forme supérieure de civilisation» (trad. notre).

10 Terracini (1957) décrit distinctement une colonisation par «immigrazione o infiltrazione». Sa référence, surtout au sujet de la progressive réduction géographique des langues celtiques est naturellement Vendryes (1933) et sa première définition de «mort des langues», parfois attribuée distinctement aux codes oral et écrit.

suo sistema vada dissolvendosi sia che venga fissandosi rigidamente» (préface de M. Corti, éd. 1996)¹¹.

Il y a donc deux possibilités pour la mort d'une langue, en dehors de la condition très malheureuse dans laquelle tous ses locuteurs meurent : une mort par désintégration du système (*Morte per disfacimento del sistema*, comme cela s'est produit dans le cas du gaulois, submergé par le latin) ou une mort par raidissement du système (*Morte per irrigidimento del sistema*, comme cela s'est produit pour le latin qui s'est dissout dans les parlers romans, tout en laissant une forme qui a survécu comme langue superlittéraire) (Terracini 1957: 26).

Beaucoup d'ouvrages ont réanalysé maintes fois cette matière, avec un regard de plus en plus inclusif pour les diverses conditions de la planète, dans les petits et grands conflits entre innovation et conservation qui ont parcouru l'histoire de plusieurs communautés au cours du XX^e siècle.

On a assisté à la mort, à la transformation et même à la résurrection des langues.

En m'occupant du grec (et de l'albanais) de l'Italie du Sud et me référant aux catégories définies par les «Language Attrition Research Archives» (v. entre autres, Romano & Marra 2006)¹², j'ai observé dans certaines localités une situation qui pouvait être classée, au début (il y a 25 ans environ), comme de *Language renewal*, alors que, successivement, j'ai dû avouer que même pas de mesures de *Language revival* n'auraient été efficaces dans certains cas (pour certaines aires le processus est désormais irréversible, cf. Stamuli 2008)¹³.

11 Lorsque le locuteur se rend compte qu'une nouvelle tradition linguistique enveloppe désormais son individualité de manière plus élastique, l'ancienne langue est morte, que son système soit en train de se dissoudre ou qu'il soit rigidement fixé (notre trad.).

12 De nombreux articles consultés ont permis de dresser une proposition des classement des actions souhaitables pour les diverses situations linguistiques : 1) le *Language revival*, consistant à remettre en usage une langue qui n'est plus largement parlée ; 2) la «revitalisation linguistique» (*Language revitalization*), qui est au contraire la tentative d'ajouter de nouvelles formes et fonctions à une langue menacée dans le but ultime d'en accroître l'usage et d'en augmenter le nombre d'utilisateurs ; 3) le *Language reversal*, défini par J. Fishman, comme l'assistance que l'on peut fournir aux communautés parlantes dont les langues maternelles sont menacées parce que leur continuité intergénérationnelle se déroule avec une augmentation progressive des usages et des locuteurs ; 4) le *Language renewal*, entendu comme la tentative de garantir qu'au moins certains membres d'un groupe dont la langue traditionnelle est menacée continuent à utiliser cette langue en encourageant son apprentissage par d'autres membres du groupe. Ce concept a également été formulé comme un «ensemble d'actions» visant à supprimer les barrières qui s'opposent à l'expression courante dans une langue donnée, et orientées vers la promotion, la stabilisation et l'élargissement de la connaissance et de l'utilisation des compétences linguistiques à l'intérieur et à l'extérieur d'un contexte communautaire.

13 Au grec (et à l'albanais) des colonies de l'Italie du Sud j'ai consacré des archives de parole, à partir d'interviews à des locuteurs motivés qui s'efforcent de «retrouver les mots» pour raconter les

5. Le rôle du linguiste dans une perspective de long terme

Dans ces conditions, j'ai dû revoir mes intentions initiales. Plus que songer à inciter les locuteurs à relancer l'usage de leur langue, à les interroger pour faire ressortir le secret de l'origine de leur plurilinguisme, je me suis dit que je devrais les aider à garder un bon souvenir de la langue de leurs ancêtres. Plus que développer un modèle de variation et diffusion de la langue ou essayer de faire remonter à la surface les rouages les plus profonds de sa syntaxe ou de son lexique, j'ai compris que mon rôle pouvait être d'accompagner les derniers locuteurs plurilingues et les plus jeunes monolingues dans une connaissance de leur histoire commune, sans les agacer avec des invitations insistantes à parler une langue dont ils ne savent plus se servir et qui n'exprime plus leurs ambitions, leurs désirs d'adhésion à un monde qui a changé.

Ils peuvent, malgré tout ça, profiter des «épaves» de leur culture que l'on peut encore recueillir pour rassembler des mémoires et raconter l'aventure de leur peuple à leurs propres descendants.

Et c'est avec que cette orientation que j'ai relu «Das Dalmatische» en découvrant ainsi que les témoignages recueillis par Bartoli dans cet ouvrage (tout comme dans les dossiers de son archive) vont bien au-delà d'un intérêt linguistique et nous offrent un paradigme que l'on peut facilement étendre à d'autres espaces géographiques dans lesquelles le linguiste, l'opérateur culturel, a l'opportunité de montrer comme ses activités sur le terrain, au contact avec les populations locales, peuvent fournir des informations incontournables pour la compréhension de l'histoire des peuples.

Plus que fournir une description finalisée à une théorie – soumise aux contraintes de son époque – les transcriptions qu'offre Bartoli, comme celles qui nous livrent les «derniers locuteurs» des anciennes colonies éparpillées dans toute l'Europe romane que nous étudions, nous fournissent un document extraordinaire. Les témoignages écrits du passé, ou les archives sonores de nos jours, nous permettent d'écouter indirectement de vive voix des derniers locuteurs d'un dialecte l'expression de leurs rapports avec les langues qu'ils utilisent pour se transmettre des valeurs.

Au-delà de la syntaxe, de l'intonation, des mots bruts, c'est justement ces voix qui nous aident à retracer les itinéraires de migration, de la diaspora et de la médiation transculturelle qui intervient dans la définition des parcours de progrès culturels, du commerce et de la littérature d'un peuple.

histoires de leur communauté. Le désir de reprendre une langue de la nostalgie pousse parfois les locuteurs à la réinventer. V. Romano (2011) : www.lfsag.unito.it/ark/proverbi_griki.html; Romano (2018) : www.lfsag.unito.it/ark/san_marzano.html. V. aussi les réponses interférées présentes parfois dans l'archive sonore publié par Romano (2023) : https://www.lfsag.unito.it/ark/calimera_ali.html.

Conclusions

La référence au dalmate dans les motivations de *Mundos em mudança* semblait conçue expressément pour m'offrir l'occasion de récupérer – sans l'ambition de rajouter des faits essentiels sur le plan linguistique – des réflexions sur les conditions de naissance et de mort d'une langue, mais surtout de valoriser les données recueillies sur une langue menacée, comme témoignages d'histoires individuelles au sein d'une société qui change.

L'opportunité à saisir dépendait également du fait que, comme je l'ai montré, M.G. Bartoli avait obtenu un poste à Turin où il avait fondé l'Institut de l'Atlas Linguistique Italien (*ALI*) qui est l'institution à laquelle se rattache le laboratoire de phonétique d'Arturo Genre, dans lequel je mène mes recherches depuis désormais plus de vingt ans.

Les archives de l'Institut conservent des documents de M.G. Bartoli qui permettent de reconstruire son parcours de définition progressive d'un modèle de variation et diffusion des langues dans l'espace qui a été mis en question par d'autres linguistes (comme C. Merlo et Ž. Muljačić) et ensuite redéfini par B. Terracini à l'instar de celui de E. Coşeriu.

Au-delà des positions politiques et des discussions que cette langue et ses modèles causaient dans la première moitié du XX^e siècle – arguments déjà décelés par Vuletić (2013, 2015) – les thèmes de ses origines et de son appartenance à un domaine, à un moment historique et à un peuple, se retrouvent *mutatis mutandis* dans nombre de situations.

Ainsi, ayant toujours comme référence le cadre dressé par B. Terracini, qui accorde au changement linguistique le pouvoir de se relationner avec des notions telles que la naissance ou à la mort d'une langue, sans les impliquer (*la mutevolezza del linguaggio esprime l'infinità di una forza vitale che sta al di sopra del concetto di morte e perfino di quello di nascita*, cf. Terracini 1957: 6), je m'efforce de garder un esprit objectif. Tout en me retrouvant indirectement à encourager les locuteurs à redonner un nouvel élan à leur langue agonisante, j'essaie néanmoins de vaincre les tentations d'une adhésion émotive qui pousse à altérer l'état des choses.

J'ai donc ajouté quelques réflexions issues de mon expérience de recherche sur les langues menacées des Pouilles et du Piémont, sur lesquelles je travaille avec continuité.

Lorsque j'entends parler du mirandais, du barranqueño, ou du minderico (v. les contributions de divers auteurs dans Moutinho *et alii* 2019), j'essaie de comprendre les spécificités de ces univers et je m'engage à le valoriser dans une dimension descriptive que je laisse à la disponibilité des locuteurs : même lorsqu'on ne

peut plus renverser le processus de substitution, il est toujours possible de garder un souvenir d'une langue en danger comme ressource de découverte (présente et future).

Les chercheurs qui se penchent aujourd'hui sur les «épaves», dispersées et récupérables, des langues du passé, ne peuvent qu'imaginer une humanité inconnue et les dynamiques de sociétés retracées par le biais d'autres connaissances disciplinaires. Mais si on s'occupe des «radeaux» de communautés linguistiques auxquelles on peut encore porter secours, nous avons affaire avec la vive voix de naufrages qui nous consignent la charge de leurs regrets, de leurs espérances, de leurs désirs... et le rôle du linguiste est alors bien plus ample et consiste à maintenir vivant l'univers culturel qui tourne autour de ces langues, même si cela ne se réalise pas obligatoirement avec le maintien des langues du passé. Plutôt que de garder une langue chancelante, réélaboré artificiellement ou appliquée à des domaines d'utilisation où les locuteurs sont plus à l'aise avec d'autres ressources linguistiques de leur répertoire, on peut la «laisser mourir» et concentrer les efforts (1) pour l'ancrer au mieux possible dans la mémoire collective et (2) pour l'archiver dans des collections sonores qu'on laisse à la disposition de la communauté, comme un album de famille.

Les linguistes, quant à eux, pourront aussi s'en servir pour leurs analyses et leurs théories, avec un esprit scientifique et/ou avec un sentiment. Les mots de Michel Contini me reviennent à l'esprit dans ce cas : «Les études que nous menons ne sont jamais achevées, comme n'est jamais achevée l'analyse de langues que les hommes parlent, depuis des centaines de milliers d'années, et de l'univers culturel qu'elles véhiculent et qui nous émerveille chaque jour tout le long de notre existence» (Contini 2015, in Moutinho *et alii*, 2019: 4).

Références

- ASCOLI, G. I. (1873). Saggi ladini. *Archivio Glottologico Italiano*, I, 435-446.
- AUER, P., Hinskens, F. & Kerswill, P. (2005). *Dialect Change Convergence and Divergence in European Languages*. Cambridge University Press.
- BARTOLI, M. G. (1906). *Das Dalmatische Altromanische Sprachreste*. A. Hölder.
- BARTOLI, M. G. (1907). Note dalmatiche. *Zeitschrift für romanische Philologie*, 32(1), 1-16.
- BARTOLI, M. G. (1908). Riflessi slavi di vocali labiali romane e romanze, greche e germaniche. In AA.VV. *Jagić-Festschrift: Zbornik U Slavu Vatroslava Jagića* (pp. 30-60). Weidmann.
- BERRUTO, G. (1987). Lingua, dialetto, diglossia, dilalia. In G. Holtus & J. Kramer (eds.). *Romania et Slavia Adriatica. Festschrift für Žarko Muljačić* (pp. 57-81). Buske.

- BERRUTO, G. (2009). Lingue minoritarie. In AA.VV. *XXI Secolo. Comunicare e rappresentare* (pp. 335-346). Istituto della Enciclopedia Italiana «Treccani», [https://www.treccani.it/enciclopedia/lingue-minoritarie_%28XXI-Secolo%29, last accessed May 2023].
- BERRUTO, G. & Grassi, C. (1974). Dinamica dei sistemi morfologici e degradazione culturale dell'area: proposta per un'ecolinguistica. In L. Heilmann (ed.), *Atti dell'XI congresso della Società di Linguistica Italiana* (Bologna-Florence, 28 agosto - 2 settembre 1972) (pp. 805-811). Il Mulino, I.
- BRENZINGER, M. et alii (2003). *Language vitality and endangerment*. UNESCO Programme "Safeguarding of Endangered Languages". Paris : UNESCO [UNESCO "Language Vitality and Endangerment" <https://ich.unesco.org/doc/src/00120-EN.pdf>, last accessed May 2023].
- CRYSTAL, D. (2000). *Language Death*. Cambridge University Press.
- DAL Negro, S. (2004). *The Decay of a Language. The Case of a German Dialect in the Italian Alps*. Lang.
- DELL'AQUILA, V. & Iannàccaro, G. (2003). *La Pianificazione Linguistica*. Carocci.
- DORIAN, N. (1981). *Language Death : The life cycle of a Scottish Gaelic dialect*. University of Pennsylvania Press.
- DRESSLER, W. U. (1982). Language Shift and Language Death : A Protean challenge for the linguistics. *Folia Linguistica*, 15, 5-28.
- FISHMAN, J. A. (2001). *Can Threatened Languages Be Saved? (Reversing Language Shift, Revisited: A 21st Century Perspective)*. Multilingual Matters.
- FURIASSI, C. (2020). Ecolinguistica/Ecolinguistics. In: G. Latini, M. Bagliani & T. Orusa (eds.). *Lessico e nuvole: le parole del cambiamento climatico* (pp. 150151). UniToGo.
- GRASSI, C. (1969). Il concetto di «vitalità» nella linguistica di Benvenuto Terracini. *Revue de linguistique romane*, 33, 129-130.
- GRENOBLE, L. A. & Whaley, L. J. (2005). *Saving languages. An introduction to language revitalization*. Cambridge University Press.
- HAGÈGE, Cl. (2002). *Halte à la mort des langues*. Odile Jacob.
- HAUGEN, E. (1972). *The Ecology of Language*. Stanford University Press.
- IVE, A. (1886). L'antico dialetto di Veglia. *Archivio Glottologico Italiano*, IX, 115-186.
- LAW, L. & Matthiessen, Chr.M.I.M. (2023). Revisiting Halliday (1990) "New ways of meaning: The challenge to applied linguistics": What has changed and what still needs to be done?. Paper presented at the Conference on Language and Ecology: Towards a Shared Narrative in Interdisciplinary Research (Hong Kong, 5-7 September 2019), 30 p. [https://www.researchgate.net/publication/362067399_2023, last accessed May 2023].
- MAIDEN, M. (2004). Into the past. Morphological change in the dying years of Dalmatian. *Diachronica*, 21 (1), 85-111.

- MAIDEN, M. (2016). Dalmatian (Vegliote). In A. Ledgeway & M. Maiden (eds). *The Oxford Guide to the Romance Languages* (pp. 126-138). Oxford University Press.
- MEILLET, A. (1911). Différenciation et unification dans les langues. *Scientia*, IX (5), 402-419.
- MERLO, Cl. (1910). Vegliotto e ladino. *Rendiconti del (Reale) Istituto Lombardo di Scienze e Lettere*, 43, 271-281.
- MOUTINHO, L. C., Coimbra, R. L., Fernández Rei, E., Sousa, X. & Gómez Bautista, A. (2019). *Estudos em variação linguística nas línguas românicas*. UA Editora. [https://ria.ua.pt/bitstream/10773/26311/1/2019_vl.pdf, last accessed May 2023].
- MOUTINHO, L. C., Coimbra R. L. & Gómez Bautista, A. (2020). *Línguas minoritárias e variação linguística*. UA Editora [https://ria.ua.pt/bitstream/10773/29915/3/2020_Linguas-Minoritarias-e-Variacao-Linguistica.pdf, last accessed May 2023].
- MULJAČIĆ, Ž. (1971). Dalmate. In P. Bec (éd.). *Manuel pratique de philologie romane*, vol. II (pp. 393-416). Picard.
- MULJAČIĆ, Ž. (1995). Il dalmatico. In G. Holtus, M. Metzeltin & Ch. Schmitt (eds.). *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, vol. II (pp. 32-42). Niemeyer.
- NETTLE, D. & Romaine, S. (2000). *Vanishing voices: the extinction of the world's languages*. Oxford University Press.
- ROMANO, A. (2018). Vitalità dell'alloglossia nelle comunità greca e albanese di Puglia. In L. Šimičić et alii (eds.). 227-258.
- ROMANO, A. & Marra, P. (2008). Il griko nel terzo millennio: «speculazioni» su una lingua in agonia. Parabita (Lecce). Il laboratorio.
- STAMULI, M. F. (2008). Morte di lingua e variazione lessicale nel greco di Calabria. Tre profili dalla Bovesia. *Thèse de Doctorat de recherche en Phylologie moderne*. Napoli: Università degli Studi "Federico II".
- ŠIMIČIĆ, L., Škevin, I. & Vuletić, N. (eds.) (2018). *Le isole linguistiche dell'Adriatico*. Aracne.
- STIBBE, A. (2015). *Ecolinguistics: Language, Ecology and the Stories We Live By*. Routledge.
- TAGLIAVINI, C. (1931). Dalmatica, Lingua. *Enciclopedia Italiana*. Istituto della Enciclopedia Italiana «Treccani».
- TAGLIAVINI, C. (1982). *Le origini delle lingue neolatine*. Patron (1^e éd. 1949).
- TEKAVČIĆ, P. (1979). Il posto dell'istroromanzo nella Romània Circumadriatica. *Studia Romanica et Anglica Zagrabiensia*, 24, 21-46.
- TERRACINI, B. (1957). Come muore una lingua, *Criterio*, I(1), 47-54 et 185-197 [éd. it. de *Conflictos de lenguas y de cultura*, Buenos Aires : Imán, 1951] (répr. dans le chap. I de *Conflitti di Lingue e di Cultura*, Venezia : Neri Pozza ; cit. de la II éd. Torino : Einaudi, 1996, 3-35).
- VENDRYES, J. (1933). La mort des langues. *Conf. de l'Institut de Linguistique de l'Univ. de Paris*, I, 5-15.
- VULETIĆ, N. (2011). Una proposta per l'atles dels vestigis lexicals dalmàtics a la riba oriental de l'Adriàtic. *Estudis Romànics*, 33, 171-188.

- VULETIĆ, N. (2013). Le dalmate: panorama des idées sur un mythe de la linguistique romane. *Histoire Épistémologie Langage*, 35(1), 14-64.
- VULETIĆ, N. (2015). Il dalmatico di Muljačić: note sull'evoluzione di un modello complesso di storia linguistica. *Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata*, XLIV (1), 143-154.

